

LES DANSES ANIMALIÈRES ⁽¹⁾

La danse dérive du besoin impérieux de traduire par des mouvements toute émotion vive.

L'enfant, lorsqu'il est possédé par une impression aussi aiguë qu'agréable, manifeste sa joie par des gestes qui esquissent déjà la première danse; de même certains oiseaux se pavanent devant leurs femelles.

La danse qui, peu à peu, s'est développée jusqu'à passer à la pantomime, ne fut tout d'abord qu'une manifestation vague.

La pantomime, de nos jours ainsi qu'autrefois, se présente comme un exercice d'entraînement à la chasse ou à la pêche, ou comme une pratique sacrée.

Dans les danses de chasse des peuples primitifs, une grossière pantomime des animaux qui furent tués ou que l'on va poursuivre, forme le thème principal et, peut-on dire, unique.

Toutefois, la danse de la chasse, principalement, est devenue une simple manifestation chorégraphique chez certains noirs de l'Afrique ou chez certains Indiens de l'Amérique.

Il convient de noter qu'il n'est pas rare de trouver dans des tribus africaines des rois qui, exploitant le caractère sacré de la mimique animalière, n'hésitent pas à se travestir d'une peau de bête et à en imiter l'allure, afin de soulever l'admiration de leurs sujets.

L'étude des danses animalières nous oblige à considérer, avant tout, l'importance du déguisement nécessaire à leur interprétation.

On a pu croire que les travestissements, qui sont de règle dans les cérémonies, chez les peuples primitifs, n'avaient pour but que d'inspirer aux spectateurs une profonde terreur.

Mais il semble, outre cet effet voulu, que le travesti est une mesure prise pour entrer en communication avec les puissances surnaturelles, tels que les lions, les pan-

thères, les singes, etc..., considérés ainsi, et qu'il importe avant tout de se concilier par des fêtes, des danses, des chants, qui rappellent les vertus de ces puissances, naturellement ennemies des récoltes et du bétail.

En Afrique, où les sociétés secrètes sont fort nombreuses, et dont l'objet est très difficile à connaître, on retrouve dans les travestissements et dans la mimique des danses l'intention de se lier ces forces mystérieuses.

Chez les Boschimans comme chez les Égyptiens et les Grecs, il existait des sociétés ésotériques, qui célébraient les mystères par des représentations dramatiques. Les initiés les interprétaient par des danses mimétiques symbolisant tel ou tel animal.

Les mystères des races sauvages semblent avoir pour but de conférer aux officiants un certain caractère sacré, le mettant en rapport avec le dieu ou les démons.

Les mystères sont si étroitement liés à la danse, qu'on ne trouverait aucune société secrète où ils ne soient représentés par un ballet d'action.

C'est ainsi qu'au Congo, dans le pays Banda, les initiés apprennent de curieuses et multiples danses.

Tout ce qui vit est imité par des pas cadencés; tous les animaux, tous les phénomènes de la nature, les arts ménagers, même une danse de la maladie du sommeil, sont représentés avec une précision remarquable.

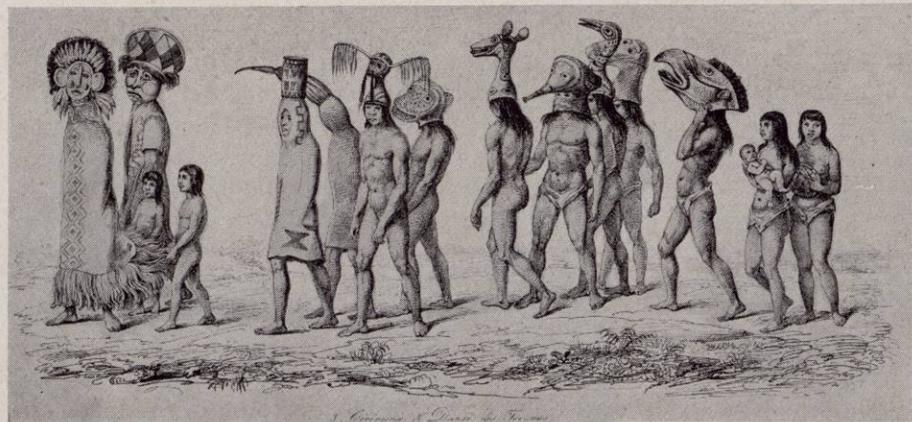
Chez les Bambaras, on retrouve une danse sacrée réservée au fétiche « Koré »...

Cette danse, à laquelle les jeunes et les vieux, les hommes et les femmes prennent part, est ouverte par deux ou trois porteurs de torches enflammées, et ces porteurs les secouent au-dessus de leurs têtes.

Autour d'eux, des personnages aux masques géants de fauves intrépides, se déchirent la poitrine, le dos, tout en dansant au rythme d'un orchestre endiablé.

Chez les Warumbi, au Congo, la danse, la musique et les chants sont très en honneur. Lors des danses qui figurent aux cérémonies du mariage ou du décès, les femmes se parent de peaux de singes, de peaux d'antilopes, ainsi que de verdure. Ces danses, comme la plupart des danses mystiques chez les sociétés inférieures, ont lieu à la tombée de la nuit, à la lueur des flambeaux.

Dans ces sociétés inférieures, où l'on constate une mentalité mystique, il entre dans les opérations magiques la nécessité de porter la peau de l'animal invoqué, dont on attend l'aide pour rendre, par exemple, la chasse et la pêche fructueuses. Sans ces pratiques, le pêcheur ou le chasseur, quelle que soit son habileté, ne rencontrerait ni gibier ni poisson.



Cérémonie et danse des Fecanas.
(Collection A. I. D.)

(1) Voir n° 1 (15 janvier 1935), p. 7-9 des *Archives internationales de la Danse*. — M. Max Fauconnet, dans le présent article, envisage la question sous un autre aspect.

Ces opérations indispensables consistent surtout en danses et en incantations.

Chez les Mandans de l'Amérique du Nord, la danse du bison est exécutée par cinq ou quinze indiens, chacun portant sur la tête la peau de la tête d'un bison, ou ayant la figure cachée par un masque à l'effigie de cet animal.

L'indigène tient ses armes à la main.

La danse se poursuit jusqu'à l'apparition d'un bison. Cela dure quelquefois deux à trois semaines, sans arrêt. Quand le danseur est fatigué, il le fait comprendre en faisant mine de tomber en avant; un autre lui envoie une flèche émoussée; le danseur tombe alors et le tireur avec les assistants s'emparent de lui et miment les gestes du dépeçage du bison. Puis, sa place est occupée par un autre.

C'est une sorte de pantomime où sont représentés les chasseurs et le gibier, ainsi que le sort réservé à ce dernier.

Chez les Sioux, cette cérémonie prend une forme un peu différente. Dans la danse de l'ours il convient, pour capturer l'animal, de se le concilier en adressant à son esprit un chant auquel tous les chasseurs participent.

Les danseurs, avec les mains, miment les différents mouvements et attitudes de l'ours.

Les sociétés primitives qui vivent de la pêche semblent agir d'une façon analogue aux peuples chasseurs. L'emploi, au cours des danses, de masques dont la forme correspond à celle du poisson recherché, contribue au succès de l'entreprise.

Dans le Yucatan, on a retrouvé, sous le nom de Volador, une danse à laquelle les hommes et les femmes prenaient part, déguisés en oiseaux. Ils devaient courir, sauter, se poursuivre, mimer le vol des oiseaux en agitant les ailes qu'ils portaient accrochées aux épaules, se jetant même dans l'eau, lorsque les danseurs simulaient l'aspect et les habitudes des volatiles aquatiques.

Quand il s'agissait de danses animalières comme celles du cerf, du puma, de l'ours ou de tout autre animal, les danseurs recouvraient leur corps de la peau de l'un ou l'autre de ces bêtes. Le cerf poursuivait une femme déguisée en biche, suivie de sa progéniture désemparée. Les femmes, dans ces occasions, agrémentaient leur chevelure de vers luisants ou de scarabées lumineux. Tout devait beaucoup prêter à l'imagination.

Chez les Indiens de l'Amérique du Sud, il est d'usage, lorsque la pêche a été fructueuse, d'organiser une danse et d'y participer masqué, soit d'une nasse, soit de masques ichthyens. Si, dans les danses de cette région, on remarque des masques de dauphins ou autres habitants des eaux, on y retrouve aussi ceux du cochon, du cerf, du tapir, des oiseaux, et même des insectes démesurément agrandis. Ces masques sont tissés ordinairement avec des roseaux peints aux couleurs du pays. Paré de ces attributs, chacun entre dans la danse, imitant les cris et les gestes de l'animal qu'il représente.

La danse masquée la plus connue est celle du Yurupari, célébrée comme symbole de la fécondité.

Les Indiens chantent et dansent également tous les animaux et toutes les plantes qui jouent dans leur vie

quotidienne un rôle important. C'est ainsi qu'ils interprètent la danse du héron blanc, celle du petit oiseau jaune et noir, du petit oiseau à tête rouge, et même celle d'un insecte des rives fluviales appelé « Tatuhi », qui ouvre, dit-on, le chemin de l'air aux tortues récemment nées.

Une ronde, à laquelle les hommes et les femmes participent, consiste à figurer la prise du poisson dans la nasse du pêcheur. Les danseurs se tenant par les mains forment un cercle, représentant l'engin de capture, au milieu duquel un homme joue le rôle du poisson. Celui-ci, se voyant pris, s'affole, cherche à fuir, fait des bonds énormes, tombant de ci de là. Pendant ce temps, une voix chante les diverses phases de la scène ainsi mimée.

Les danses animalières figurent également au programme des cérémonies rituelles chez les indigènes des îles océaniques.



Costume utilisé aux rites de circoncision
chez les Rapindi du Kwengo.

(Collection A. I. D.)

Aux Fidjis, ces danses attirent toujours un nombre considérable de spectateurs et de danseurs. Ces derniers atteignent parfois le nombre de trois cents guerriers, qui figurent un serpent déroulant ses anneaux. Au cours de cette danse, un guerrier intervient, frappe le reptile à la tête, puis, se félicitant de l'avoir tué, se retire dans sa case. Mais un génie survient, ranime le serpent qui, d'abord, agite la tête, puis, d'anneau en anneau, jusqu'à la queue.

Parmi les danses animalières des îles Fidjis, il faut citer celles des deux chiens se disputant un os, des deux chats qui se battent, etc... Ces danses, appelées « Méké », sont pour les indigènes des spectacles auxquels ils aiment se rendre.

En dehors des danses animalières religieuses ou magico-religieuses qui correspondent à des rites, on retrouve des danses dont le caractère sacré a disparu, et n'évoquant plus que l'idée d'un ballet.

Certaines tribus de l'Afrique, les indigènes de la Côte d'Ivoire, par exemple, offrent cette particularité.

Quelques villages de la région d'Odienné connaissent un ballet appelé le ballet des animaux, d'un caractère spécial, où des scènes dialoguées s'intercalent entre les danses.

Un chœur prend part à l'action, soit en mimant des scènes de chasse, lorsque les acteurs interprètent des rôles d'animaux, soit en chantant les exploits des chasseurs.

Ces représentations, qui ont lieu généralement le soir à la lueur des bûchers, nécessitent un grand nombre d'acteurs; le héros, sa femme, un chasseur, un génie et des figurants déguisés en animaux divers (antilopes, sangliers, porc-épics, petits singes, chiens sauvages, etc.).

Bien que les acteurs suivent une affabulation, leur



Mascarade dans les villages de la Bulgarie du Sud.
(Collection A. I. D.)

imagination ou leurs caprices interviennent, pour beaucoup, et souvent, au cours des scènes, des chants et des danses...

MAX FAUCONNET.

LES DANSES RELIGIEUSES

EN ESPAGNE

Au nord de l'Espagne, à 80 kilomètres de Salamanque, s'élève un énorme rocher, — *Pegna de Francia*, le Rocher de France. — A son sommet, en 1434, un Français, Siméon Vela, a érigé un sanctuaire, consacré à Notre-Dame de France.

En septembre 1934, le cinquantième centenaire de ce sanctuaire fut célébré par de grandes cérémonies en l'honneur de la Vierge, en présence de 15.000 pèlerins. Un groupe de journalistes français assista à ces manifestations solennelles.

A la cime du rocher, en plein air, l'office divin fut accompli au pied de la statue de Notre-Dame. Ensuite, devant les prêtres en chasubles et dalmatiques, en présence de vingt dominicains desservants, s'est déroulé un extraordinaire spectacle de danses, au milieu des acclamations des fidèles en l'honneur de la Madone.

Les jeunes gens, venus de la Alberca, et des jeunes filles de Monsagra, y prirent part avec ferveur.

— Peut-être y a-t-il un peu de vanité, fit observer un prêtre aux étrangers, mais les mouvements et les chants sont décents et respectueux. Cette allégresse religieuse est inspirée par l'espoir d'obtenir la bienveillance de la Sainte-Vierge.

Les danseurs portent des vêtements de couleurs éclatantes, avec une grande abondance de bijoux et de pierres précieuses. Pendant plus de deux heures, les danses se poursuivirent, dans les flots de rubans, les mouvements des bâtons, l'agitation des tambourins et des castagnettes. Des enfants, des adultes, des vieillards, des vieilles femmes, en costumes écarlates, formant cortège autour de la Madone — c'était un spectacle merveilleux et inoubliable...

Il évoquait, dans la mémoire, d'autres danses sacrées : le roi David dansant devant l'Arche d'Alliance; les prêtres de l'Abyssinie chrétienne, convertie dès le premier siècle de notre ère par l'apôtre saint Thomas — ces prêtres exécutant des danses sacrées pendant les cérémonies religieuses...

AU MEXIQUE

Ce que fut au juste San Juan Parangaricutiro, il n'est pas facile de le savoir, mais c'est un saint puissant puisque, après la Madone de Guadalupe, c'est lui qui attire le plus grand nombre de fidèles dans l'État de Michoacan, situé à l'ouest de Mexico, entre cette capitale et l'océan Pacifique.

M. Luigi Barzini junior, correspondant du *Corriere*